

Dédale

Comment suis-je arrivé ici ? Seul et amnésique, entre ces murs lisses et blancs ? Depuis combien de temps mes pas me guident-ils ainsi au hasard, dans ces curieux couloirs à multiples embranchements ? Pourquoi cet endroit inconnu me semble-t-il si familier ? Est-ce la première fois, ou suis-je un habitué des lieux ? Ai-je déjà été ailleurs ? Qui suis-je ? Ai-je même un nom, une identité ? Quel jour, en quelle année sommes-nous ? Est-ce un rêve, une hallucination ? Pourquoi chaque couloir ressemble-t-il au précédent, et où me mènent-ils tous, à s'enchaîner ainsi sans raison ni douceur ? La lumière doit-elle vraiment être aussi forte ?

La confusion mentale, brume épaisse d'abord comme étouffée laisse place à une rage irrationnelle. Malgré mes frappes répétées, le mur ne s'effrite pas. Je hurle pendant de longues minutes puis m'effondre en sanglots.

À quoi bon ? Pourquoi reprendre ainsi la route, sans parvenir à entretenir le maigre espoir de m'extraire d'ici un jour, sans même savoir ce qui m'attend au dehors ? Ne devrai-je pas plutôt me laisser dépérir ? Me laisser sombrer dans le sommeil ou la faim, sans m'infliger davantage la douleur de l'incertitude et des déceptions après chaque nouveau couloir découvert ? Dois-je accepter ce lieu comme mon tombeau, et abandonner pour de bon ? Ou est-ce le but de ceux qui m'y ont enfermé ?

Après plusieurs centaines d'intersections similaires, je parviens dans une large salle, que j'espère déjà renfermer la gloire de mon salut. D'innombrables piliers y sont plantés, aléatoires et serrés, forçant mon corps maigre et fatigué à s'y frayer le plus douloureux des passages, m'écorchant ainsi coudes et côtes à plusieurs reprises. Une fois sorti de cette pièce inutile, je me retrouve à nouveau au cœur du dédale, sanglant et traumatisé. Je continue ma route.

Est-il plus efficace de marcher à pas de course, pour atteindre au plus vite la sortie, ou vaut-il mieux économiser mes forces si celle-ci s'avère encore loin ? Gauche ou droite ? Suis-je déjà passé par ici ? Ces embranchements successifs me poussent-ils dans les retranchements de ma raison, ou prennent-ils les décisions à ma place ? Ne suis-je que la marionnette de ce labyrinthe maléfique et sans fond ? Qui m'a enfermé ici ? Qui se moque de moi ? Quel architecte pervers ? Quel bourreau malveillant cherche ainsi à m'égarer dans le plus trouble des cauchemars, et dans quel but ? Quel péché impardonnable ai-je donc commis pour être ainsi condamné à errer nuit et jour, privé de sommeil et de nourriture ?

La prochaine salle est constituée d'un unique bassin rempli d'eau glacée, qu'il me faut traverser tant bien que mal, manquant de m'y noyer par la pauvre série de spasmes ridicules qui me tiennent lieu de nage approximative. Une fois parvenu sur l'autre rive, je franchis une porte et reprends ma route à travers le même enchevêtrement de corridors stupides, humide et glottant comme une feuille.

Quel être sordide, quel sorcier malfaisant s'est donc empressé de me faire expier cet acte coupable dont j'ignore jusqu'à la nature ? Suis-je vraiment fautif ? Ou suis-je la victime d'une horrible machination, visant à me faire subir le châtement d'un autre, bien criminel celui-ci, méritant amplement le sort dont je souffre ici à sa place ? Dois-je mourir ainsi, de fatigue et de soif entre ces murs d'angoisse et de fièvre ?

Me voici parvenu dans la troisième pièce. D'ici, aucune sortie n'est visible mais, au sol, un large bouton rouge m'indique une solution potentielle, perspective de libération qui me fait frémir d'espoir et de gratitude. Va-t-il m'annoncer la fin du supplice ? M'ouvrir la porte de sortie ? J'appuie. Dans un sifflement de sablier, le plafond laisse couler un flux de poudre blanche, qui se répand au sol en un large monticule. Pas besoin d'y goûter pour en deviner la substance, je la reconnais d'ici à l'odeur. Du parmesan. Pur. Je me jette en plein dans la bénédiction finale et m'en empiffre, savourant la récompense méritée. Tout est oublié, pardonné, les souffrances, l'humiliation, je suis enfin libre.

Perdu dans de douces vagues de dopamine cérébrale, je sens à peine la paire de mains gantées qui me saisissent et, sans me laisser la seconde nécessaire à la compréhension du procédé, m'injectent un puissant sédatif du bout d'une seringue effilée. Le latex bienveillant me caresse le pelage avant de me redéposer, parmi mes nombreux congénères agités, au fond de l'humble cage tapissée de paille sèche, posée en hauteur contre le mur du laboratoire pharmaceutique.